

L'ARRET

LA COUR DE CASSATION En faveur de la Révision du Procès Dreyfus.

Paris, 29 octobre.—Voici le texte de la décision de la Cour de Cassation :

« Va la lettre du ministre de la justice, en date du 1er septembre 1898, va les arguments du ministre public, dénonçant la condamnation prononcée par la première cour martiale du gouvernement militaire de Paris, qui a eu lieu le 23 décembre 1894, contre Alfred Dreyfus, alors capitaine d'artillerie, attaché à l'état-major général ; va tous les documents produits dans cette affaire, et aussi les articles 443 et 446 du code de procédure criminelle, amendé par la loi du 10 juin 1896, relative à l'admissibilité d'une demande de révision faite en dite forme :

Attendu que l'affaire a été portée devant la Cour par le ministre public, en vertu d'un ordre exprès du ministre de la Justice ;

Attendu que la demande rentre dans la catégorie des cas prévus dans l'article 443 et a été présentée durant la période fixée par l'article 444 ;

Attendu que le jugement dont la révision est demandée à la force de chose jugée ;

Attendu que les documents produits ne mettent pas la cour en état de décider sur tous les mérites de l'affaire, et qu'il y a matière à faire une enquête supplémentaire ;

Pour ces raisons, la cour déclare que la demande faite en dite forme, est légalement admissible et qu'elle insistera une enquête supplémentaire ; et elle déclare qu'il n'y a pas, pour le moment, lieu de formuler une décision sur la demande de suspension de la pénalité ;

Les juges de la cour ont passé trois heures et demie à discuter le jugement.

Le public dont l'admission dans la cour avait été réglée avec le plus grand soin, a attendu la décision avec un calme très marqué.

Pendant la suspension de la séance, le public s'était amassé dans les couloirs, évidemment très anxieux d'entendre le verdict. Il n'y a pas eu de démonstration quand la Cour a levé la séance.

La décision n'a pas provoqué d'excitation dans le public et le plus grand calme règne dans les rues.

A l'Eglise du Saint-Sépulchre.

Jérusalem, Palestine, 29 octobre.—L'empereur Guillaume et l'impératrice Augusta Victoria sont arrivés aujourd'hui, en parfaite santé, au camp installé près de Jérusalem. A onze heures du matin ils sont entrés dans la ville par la porte de Jaffa. A trois heures ils ont visité l'église du Saint-Sépulchre.

Une grande animation régnait dans les rues magnifiquement décorées.

Les mineurs de Virden et la Cie, de charbon.

Springfield, Illinois, 29 octobre.—L'opération qui avait été demandée par la Cie. de charbon de Virden, contre Ed. Cahill et 25 autres mineurs, a été rejetée par la Cour de Circuit. On pense que c'est un premier pas fait en vue de revenir à l'arbitrage que l'on avait déjà proposé.

L'hospitalité du Sultan.

Berlin, Allemagne, 29 octobre.—Les correspondants des journaux allemands qui accompagnent l'empereur Guillaume dans son voyage lointain hautement l'hospitalité prodigée du Sultan de Turquie, l'hospitalité qui a causé un grand mécontentement parmi les Turcs.

On dit que le Sultan, la veille de l'arrivée de l'empereur Guillaume à Jérusalem, a offert de lui faire don de la fameuse « Salle de la dernière Cène », mais que le souverain allemand a refusé parce que la bâtisse contient également des reliques mahométanes.

Mais l'empereur recevra, affirmait-on, quelque autre présent de grande valeur en compensation.

D'après un autre rapport le Sultan aurait offert de payer toutes les dépenses du voyage de l'empereur Guillaume sur sa cassette particulière.

En demandant le démenti de ce rapport, les journaux allemands déclarent que l'empereur a dû pendant son séjour à Constantinople, pour des raisons de politique étrangère, être l'hôte du Sultan, mais que dès l'arrivée de Sa Majesté en Terre Sainte, comme pèlerin chrétien, il n'y a plus rien de commun entre lui et le souverain turc.

Il paraît que le voyage de l'empereur et de l'impératrice en Palestine a été très fatigant, principalement pour l'impératrice. Les scènes sont pittoresques et pleines de couleur, mais la chaleur est étouffante.

Le cavalier turque qui sert d'escorte a perdu quatre chevaux.

Les Allemands et la crise française.

Berlin, Allemagne, 29 octobre.—La crise française excite un grand intérêt en Allemagne.

Dans la question de Fachoda le gouvernement et les journaux allemands sont ouvertement en faveur de la Grande-Bretagne, car ils considèrent la domination anglaise dans le Soudan de beaucoup préférable pour les intérêts allemands, principalement au point de vue commercial.

Théâtre de l'Opéra.

La troupe de l'Opéra Français en mer.

M. Charley nous a communiqué, hier, le cablegramme qu'il venait de recevoir du Havre, en date du 29 octobre. Le voici :

A M. Charley, directeur à la Nouvelle-Orléans.

Troupe complète—98 artistes, embarqués à bord de la Gascogne—tout le monde présent.

Signé : MASSON, Secrétaire.

A l'heure où cette dépêche passera sous les yeux du lecteur, la troupe d'opéra français sera donc depuis au moins vingt-quatre heures en mer.

Elle arrivera, samedi prochain, à New York, à la Nouvelle-Orléans, vers le milieu de la semaine suivante.

L'ouverture pourra donc avoir lieu vers le 15 novembre, sinon auparavant.

Ce n'est pas le moment de faire ici l'éloge de cette superbe troupe. Elle saura bien faire elle-même son chemin dans l'estime publique.

Nous nous contenterons, pour le moment, de constater, que c'est là véritablement, pour la Nouvelle-Orléans, ville essentiellement artistique, un événement de première importance.

Il est donc de notre devoir de porter la toilettte—ce qui est moins commun qu'on ne le pense.

LES RELATIONS FRANCO-ANGLAISES.

La question du Bahr-el-Ghazel.

Londres, 29 octobre.—L'arrivée à Khartoum du major Marchand, qui se rend au Caire avec la partie de son rapport qui n'était pas terminée à la date du départ de Fachoda du capitaine Baratiar, est considérée comme une éclaircie dans le ciel nuageux au-dessus de relations franco-anglaises.

Le plan de campagne comprenait l'organisation de tous les peuples armés opposés à la Grande-Bretagne et la coopération du Khalifat, dont les forces, conduites par les Français, devaient attaquer les Anglais. Le Khalifat, soutenu par les explorateurs français, eut ainsi servi de tampon entre l'Egypte et l'Afrique centrale, et déjoué les plans anglais.

De Morès et ses compagnons furent assassinés au début de leur voyage, mais Marchand réussit à exécuter la partie du plan qui lui incomba.

Il y a des raisons de croire que le gouvernement français préférerait aujourd'hui qu'il n'eût pas réussi.

Les journaux français semblent avoir peu de confiance dans l'aide de la Russie dans la crise actuelle, pendant que les dépêches de Russie aux journaux anglais affirment d'une façon positive que le Tsar est résolu à opposer à la guerre et qu'il a conseillé au gouvernement français d'abandonner une attitude intenable.

On dit même que le Tsar a pris par la France.

La crise ministérielle française.

Paris, 29 octobre.—M. Dupuy espère compléter son cabinet demain.

On annonce que M. de Freycinet a accepté le portefeuille de la guerre, à condition qu'il approuve le choix des autres membres du cabinet.

Les députés antisémites ont lancé un manifeste au pays dans lequel ils déclarent que le gouvernement de la République doit se débarrasser des influences juives qui ruinent la France et la soumettent au joug des juifs.

Grand Opera House.

"The Great Unknown" disparaît de l'affiche au Grand Opera House pour faire place à "Gilded Fool", qui n'est pas une nouveauté à la Nouvelle-Orléans, attendu que la pièce y a fait fureur, dans le passé.

M. George Holland, le régisseur général de la troupe engagée par M. Greenwald, a voulu, cette fois, en donner une reproduction parfaite. Il a, du reste, à sa disposition, le personnel nécessaire pour obtenir une réussite complète.

Comme toutes les pièces qui l'ont précédée, cette année, la comédie intitulée "Gilded Fool" exige d'humbles interprètes, et il est impossible d'en trouver de meilleurs que les artistes qui composent la troupe Greenwald ; aussi lui présumons une heureuse et brillante semaine.

Les conférenciers à l'Université Harvard.

Un de nos correspondants nous apprend que M. Edouard Rod, écrivain brillant de la Revue des Deux Mondes, vient de conclure un engagement avec le cercle français de l'Université Harvard pour y donner, cet hiver, quelques conférences sur la littérature française.

L'an dernier, M. René Donniche a donné à cette université, et l'an prochain, c'est M. Paul Bourget qui les y donnera.

Bulletin météorologique.

Washington, 29 octobre.—Indications pour la Louisiane—Température ; plus frais dans la partie nord ; vents frais du nord.



LE MARQUIS DE MORÈS. Le voyage du major Marchand au Caire.

La possibilité d'une solution pacifique, mais dans la liste probable des nouveaux ministres les journaux anglais voient des hommes expérimentés et capables de conduire l'opinion française.

Le maintien de M. Delcassé au ministère des affaires étrangères n'est cependant pas considéré aussi favorablement, car le ministre est le père, si l'on peut s'exprimer ainsi, de l'aventure Marchand.

Un compte rendu instructif de l'origine de l'entreprise est publié par "Le Journal", une feuille parisienne importante.

Ce journal dit que le marquis de Morès, l'explorateur français, anglophobe assassiné dans l'intérieur de la Tunisie, avait réellement conçu des plans grandioses qu'il soumit à M. Delcassé.

Celui-ci partagea les vues du marquis et envoya Marchand sur le Haut-Nil, pendant que de Morès partait par le Sahara, dans le but d'avoir de conquérir la province de Bahr-el-Ghazel.

Le plan de campagne comprenait l'organisation de tous les peuples armés opposés à la Grande-Bretagne et la coopération du Khalifat, dont les forces, conduites par les Français, devaient attaquer les Anglais.

Le Khalifat, soutenu par les explorateurs français, eut ainsi servi de tampon entre l'Egypte et l'Afrique centrale, et déjoué les plans anglais.

De Morès et ses compagnons furent assassinés au début de leur voyage, mais Marchand réussit à exécuter la partie du plan qui lui incomba.

Il y a des raisons de croire que le gouvernement français préférerait aujourd'hui qu'il n'eût pas réussi.

Les journaux français semblent avoir peu de confiance dans l'aide de la Russie dans la crise actuelle, pendant que les dépêches de Russie aux journaux anglais affirment d'une façon positive que le Tsar est résolu à opposer à la guerre et qu'il a conseillé au gouvernement français d'abandonner une attitude intenable.

On dit même que le Tsar a pris par la France.

La crise ministérielle française.

THEATRES.

HOPKINS ST-CHARLES.

Charles E. Davies, directeur.

La Hopkins Stock Company.

The Strategists!

VAUDEVILLE: Robetta et Doreto.

PAPINTA.

DeHAVEN et MAIE.

HOPKINS ACADEMY OF MUSIC.

LE TOLANE.

M. CHARLES COGHLIN.

THE ROYAL BOX.

LE CRESCENT.

HOBV et EVANS.

A PALOR MATCH.

GRAND OPERA HOUSE.

THE GREAT UNKNOWN.

Feuilleton L'Abelle de la N.O. UN ETRE A LA GRAND'ILE. — PAR — Adolphe LE MERCIER DU QUESNAY. III Suite. On rencontre parfois autour des pensions de Pile, des garçonnets de dix à douze ans, déjà forte quoique encore enfants, qui, pieds nus et le teint brûlé par ce soleil tropical, viennent vous offrir des objets curieux, de jolis oiseaux, papes, cardinaux, ou colibris, enfermés dans des cages d'osier grossièrement entrelacé, qu'ils ont pris au trébuchet sous

les bosquets de Pile, et voudraient céder pour quelque menue pièce de monnaie aux étrangers de passage dans leur pays. Pour les colibris, on les met dans de fines cages en treillis, ou bien sous un grand globe de verre avec un gros bouquet trempé d'eau au centre d'un vase, afin de nourrir l'oiseau. Le colibri, comme chacun sait, plonge sa petite trompe dans le calice de certaines fleurs pour en extraire le suc dont il s'alimente à longs traits ; il peut vivre ainsi plusieurs jours, on meurt bientôt si les fleurs n'ont pas été renouvelées.

En avril, m'a-t-on assuré, des volées considérables d'oiseaux merveilleux, inconnus pour la plupart, au plumage étincelant et varié : le rosier, dont le dos est de velours noir et la poitrine d'un rose si tendre, les tangaras, or et bronze, un bel oiseau dont j'ignore le nom et bien d'autres encore, traversent le golfe, venus du Mexique, et s'abattent pour quelques semaines dans Pile avant de gagner les Etats du Nord. Puis ils s'enfoncent dans les bois intérieurs et reculés de la haute Louisiane, et disparaissent vers l'Alabama, la Géorgie ou le Texas.

Notre hôteesse avait toute une volière de ces musiciens ailés, de ces tapageurs somptueux aux langues mystérieuses et aux symphonies multiples ; hôtees principaux qu'elle choyait, et qui, tout le jour nous étourdissaient de leur babillage.

J'examinais curieusement ces variétés souvent bizarres de tant de climats nouveaux. Parfois un de ces volatiles, au milieu du bruit général se retirait un peu à l'écart. S'il dédaignait de prendre part à la gaieté et à l'ivresse de ses compagnons, sans doute était-il plus soucieux de sa condition d'esclave. Chantait-il ? C'était alors quelques accents déchirants et sombres, des trilles lancés d'une chaude et rude voix suivis de longs silences.

Hélas ! me disais-je, la puissance du talent ne suffit donc pas pour consoler de la perte de la liberté ! Le pauvre prisonnier, tout accablé de ses cuisants souvenirs, morne et perché dans un coin de son brillant cachot, se taisait longtemps ; il semblait soupirer en regardant le paysage d'alentour, les grands horizons de la mer, route ouverte et libre pour tant d'autres que lui.

Songait-il à la patrie absente, à sa famille, à quelque compagne laissée là-bas derrière ces flots ? Ah ! sans doute, tous n'ont point franchi heureusement ce dangereux bras de mer. Toi, voyageur aux petites ailes, frère plérier du vaste empire, en traversant cet océan d'espace en espace, as-tu défailli, et tout épuisé de fatigue, es-tu tombé entre deux vagues ? En expirant, n'as-tu pas regardé la terre lointaine, le vol robuste de compagnons plus heureux ; et en fermant les yeux, n'as-tu point aspiré les premiers parfums de ce sol qu'il ne te sera plus donné d'atteindre ?

Et l'œil soucieux du bel oiseau me regardait poétiquement. Il semblait comprendre ma sympathie pour ses infortunés. On eût dit que cet oiseau était ivresse de ses compagnons, sans doute était-il plus soucieux de sa condition d'esclave. Chantait-il ? C'était alors quelques accents déchirants et sombres, des trilles lancés d'une chaude et rude voix suivis de longs silences.